

HACHE TAGUE



«D'un long kief bruissant»
présente:

HACHE TAGUE

HACHE TAGUE

We don't do selfie, we do portraits, we don't do hashtag we do HACHE TAGUE

HACHE TAGUE est un magazine privé
qui partage mensuellement
une vision via une sélection
d'images et d'histoires qui sont arrivées
durant les 18 mois de notre parcours.

contact.hachetague@gmail.com

BRÉSIL

~ suite et fin, São Paulo - Ubatuba - Paraty - Rio de Janeiro ~

Au Brésil, tu vois pleins d’adultes avec des appareils dentaires. C’est curieux. Avec des élastiques. Les fesses à l’air, les bagues aux dents. Il a plu, beaucoup. À São Paulo, un temps de cochon , une pluie battante. Une pluie d’automne. São Paulo et ses 25 kilomètres de banlieue. Tourner un peu dans le quartier, faire à manger. Fernando nous accueille. Il est seul, Liza est en Californie pour apprendre l’Anglais. Elle est Russe.

Il préfère: *«quand Liza est là, l’appartement est plus propre, la nourriture est prête, et j’ai toujours une chemise de re-passée.»*

Fernando est Brésilien. Il est un étrange mélange entre Matt Dillon, Darwin, et Charles Rigoulot. Il soulève en un temps et en deux temps, 110kg et 90kg. Il est végétarien. Il boit des jus. Dans un appartement tout neuf, contemporain. Avec tout le confort des magazines. C’est sa sœur qui l’a aidé pour la décoration et la répartition des pièces. Lors de l’achat. Une vue imprenable sur São Paulo. 180 degrés. Les trombes d’eau sur la baie vitrée. La vue sur la ville. Être comme dans un film, et regarder le va et vient des phares de voitures. La plus grande ville d’Amérique du Sud. À nos pieds. Des gardiens. Des codes. Des grilles aussi. Tu dois te protéger, sûrement des autres, du mal. Se barricader et ne plus avoir peur. On se bouscule en bas. On ne se regarde pas. On ne fait plus attention à l’autre. Il faut marcher à droite, suivre le pas. Tu es un *playmobil*. C’est dense, ça grouille de monde. Un temps à aller au musée. Un musée ça installe les œuvres d’art. Il faut respirer entre les œuvres, sinon tu suffoques et tu en oublies ce que tu as vu. La rivière qui pue. Le grand-père de Fernando se baignait dedans enfant. Ils l’ont niquée la rivière. Tu peux plus t’y baigner. Elle est polluée. Tu imagines, la vie si tu pouvais t’y baigner. Ce serait comme le paradis. On pourrait aller travailler en jet-ski... Il pleut tellement qu’il faut partir.

Partir au bord de l’océan. Sacré Fernando. Super-hôte. Il pleut. Alors on file. Camper avec Fernando. Dans la jungle au bord de l’eau. Il roule vite Fernando. Très vite. Retenir son souffle en écoutant IAM. Voir les banlieues, les C&A. Puis l’immensité verte. Le Brésil c’est vert. Ils ont beau essayer de détruire la forêt, tu vois toujours du vert. Subjugant. Des nuances de verts. Vert sapin, vert de gris, vert d’eau, vert canard, vert-jaune, vert acier, vert bleuté, vert militaire, bouteille, kaki, de chrome. T’as beau aller plus loin, la pluie est toujours là. Le vert est toujours là. Une pluie sourde. De la jungle. Qui dégouline. De partout. Dans le hamac humide attendre que ça cesse. Des heures de pluie. Un froid de pluie. Sous un apatam la fin des ondées, ou le début du match. La finale de la Copa America. Qui ne méritait que des prolongations, pour encore plus tous nous endormir. Puis des penaltys. L’essence. L’ultime goutte pressée du football. À faire tordre de douleur n’importe quel statisticien. Sortir de la tente en pleine nuit. *«Bah ouai j’fais la couv’. J’vais tourner l’âge du vieux Cristo à Rio. Et j’parle la langue des oiseaux.»* Ça y est c’est fait, 33 ans. Camper sous l’eau, voir un animal la nuit avec de grands

yeux ronds qui te matent. Grimpé sur un tronc. Il nous a réveillé, il nous regarde. Ce n’est pas un chat. L’écart de ses yeux est plus large. Il est plus gros. Se rendormir. Et au réveil, voir l’Océan, sauvage. Une brume du matin, des surfeurs dans des vagues immenses. Avaler un *pao de huevo*. Et regarder ceux qui vivent là. Un art de vivre. Tu prends ta planche le matin, il est tôt. Et tu vas à l’eau. Une plage sauvage, des surfeurs locaux, il a plu toute la nuit.

Les arbres dans les villes sont si grands. Ils ont dû voir Napoléon. Un bus, le long de la Costa Verde. Oui, toujours du vert et le bleu de l’océan. Paraty et des pavés. Comment tu fais pour faire des pâtes à la carbonara si dégoûtantes? Avec une béchamel si lourde? Depuis quand fait-on des pâtes à la carbonara, avec de la béchamel? Et il faut dormir. Un *hostel* non-lieu. Des gens hors temps. Devant cette télé immense sur un canapé défraîchit. Suintant. Collant. Ta douche ne doit pas durer plus de 7 minutes. Règlement à la con. Tu vas faire quoi? Mettre un chronomètre dans la douche? Appeler la police pour dépassement de temps? De toute manière elle est pas si chaude ta douche, alors en 5min c’est réglé. Y a pas de verrou sur la porte, le mec il dit qu’il surveille. Mais bon, c’est ta maison qu’il y a dans la chambre. Faudrait pas la perdre cette maison.

La côte est belle. Mais il va pleuvoir, alors ce sera Rio de Janeiro. Un nouveau bus. Rio de Janeiro. La ville tant rêvée. Entre deux ponts, le Corcovado au loin, très loin d’aileurs, sur la montagne. Les travaux du tramway. Alstom, jeux olympiques. Langue officielle, le Français. Langue de la diplomatie, le Français sur tous les passeports du monde. Chopper un bus en levant la main. Se faire balader, bousculer, trimbaler, dans le bus. Les chauffeurs sont fous. Les roues se détachent du sol, les sacs valdinguent. Pivoter en se tenant à une barre. Les roues retombent, direction Botafogo. Il fait beau , il fait chaud. Il y a un air de vacances estivales. Copacabana, la Brésilienne. Si grande, avec des marchants ambulants. Ils vendent de tout. Des paréos, des caïpirinhas, des bracelets brésiliens, des noix de coco, des crevettes grillées, des maillots de bain , des sifflets, des t-shirts de foot. C’est un marché de plage. Ça grouille, ça crie. Il veut absolument vendre un paréo. Mais t’en veux pas. Alors, il dit que t’es radin. Ben non mon vieux, tu veux juste pas de paréo.

Et perchés sur notre terrasse au Rio Nature. L’hostel au milieu de la forêt. Dans l’une des forêts de la ville. Après 156 marches, une vue sur le Christ rédempteur, des arbres qui viennent lécher la terrasse. Des ouistitis qui viennent attendre la moitié de notre petit déjeuner. Les français ils ont énormément de vacances. Des années sabbatiques, des congés avec promesse d’embauches, toutes les formules sont bonnes pour partir 12 mois. Des étudiants, des familles, des qui peuvent, des qui s’en donnent les moyens, des qui se posent même pas cette question. Dans la cuisine Katerina raconte que son père habite Krasnoyarsk.

Il faut dire merci toutes les cinq minutes. Lutter contre les réflexes, *obrigado, obrigada. Gracias* revient au galop.

« *As pizzas são muito bons no Brasil* ». Elles sont surtout pas chères.

Les belles rencontres. Julie Nico, Audrey et Romi. Comme partir en colonie de vacances. C’est plage et eau de coco. La vie est douce. Ensemble. Personne ne veut plus partir. Rester là, à donner à manger des bananes aux singes. Se goinfrer de sandwichs toastés jambon-fromage. Boire des verres, en faisant un *Times-up*. Le voyage, un instant, devient vacances. Tous quatre, dix mois de voyage. Ils se sont rencontrés en Amérique du sud. Commercial en excursions bateau et institutrice en Guadeloupe, *builder* et infirmière à Nantes. Nos histoires de voyageurs. De nos corps. De diarrhées, d’hôpi-taux, de fatigue, d’altitude, de froid, de couvertures, de nour-riture. De caca beaucoup. Les Français en sont friands. C’est comme une marque de fabrique, l’ultime indice. *«Ha! elle parle caca, on est bons»*. Julie faut pas la chercher, elle est la championne de la photo macro d’étron et si tu fais trop de bruit, tu s’ras prévenu :

«*Si tu continues j’te jette de l’huile dessus. Ok? Entendo?*»

Et elle est sympa. Nicolas et Julie vont partir demain soir. Ils rentrent. Ils viennent de finir leurs dix mois. C’est un peu triste. Mais faut trouver des mots, leur poser des questions, faut bien en causer un peu. C’est en train de se passer. La peur de s’ennuyer, révélatrice d’une réussite de ce tour du monde? Dimanche jour de départ, c’est match. Supporter les Flamengos. Nous aussi. Des beaux drapeaux qui flottent. Majestueux. Ils chantent forts. C’est comme une Croisade. C’est comme au Moyen-Âge. Le football au Brésil…Entre les Postes 9 et 10 sur la plage d’Ipanema. Ils sont tous là, par groupe de 10, au bord de l’eau , le ballon aux pieds. De loin sur l’horizon, cinquante ballons qui rebondissent. Comme une tête pleine de poux. Il faut se dire au revoir, une tristesse. On était bien ensemble.

Ipanema et Copacabana. Des plages. Los Angeles est loin dans le concours du sport en plein air, du torse nu, du string et corps huilés. Surf, paddle, le pain de sucre. Un téléphé-rique qui vole, un *Cristo* qui s’offre à la ville. Les Brésiliens c’est tout *«Tudo bom»*. Avec des sourires. Et des rires. Et des slips de bain, des caleçons courts, et bien serrés. Le soleil se couche dans la ville. Tôt. C’est l’hiver. Alors la mode c’est de rester debout et discuter avec des amis pour bronzer. Pro-fiter des derniers instants du soleil. Qui se couche du mauvais côté. Montrer son corps. Même tout seul tu peux le faire. Face au soleil et t’attends. Tu te tournes un peu, les fesses en arrière. Sinon tu fais une bosse avec le sable, allongé. Sous ton ventre. Pour bien mettre les fesses face au soleil. Sous ton nez. Les fesses au Brésil… Des fesses partout. Elles sont pas toutes belles, leurs fesses. Rondes, rebondies, flasques, cel-lulitées, botoxées, ou plates. Mais elles les montrent. C’est culturel. À 14 ans tu es sur ta serviette en string. Aussi, il y a des voitures réservées aux femmes dans le métro, entre 6h00 et 9h00 et 17h00 et 20h00. Pour pas s’les faire toucher, les fesses… Les *empanadas* continuent leurs ravages. Le *thigh gap* aussi, mais bon. Ce sont les Argentines qui font perdurer la légende.

On nous avait dit, vous verrez tout est plus lent là-bas. Ils prennent leur temps. Dans Rio, tu te promènes en slip de bain.

Pieds nus. C’est normal. Les enfants sont en peignoir. Les surfeurs prennent l’ascenseur avec leurs planches. Au Brésil, tu parles plus Espagnol. Et tu as beau avoir des origines Portugaises, jamais assumées tu ne sais pas parler. Tu as enfin compris; *obrigado* pour les hommes, *obrigada* pour les femmes. Une nouvelle théorie, entre deux marches vers la plage. Si on apprenait tous, jeunes, le langage des signes? Ce serait un langage universel. Et des fois tu pourrais parler en silence. On se comprendrait partout. En silence. Changer de quartier, et rencontrer l’incroyable Vinicius. Brésilien, amoureux de la Chine, vivant en Turquie. Un excentrique. Un atypique. Il s’emballe quand il parle, il est hyper attentionné, il habite en haut avec sa mère en attendant son visa. Y a *Dad* qui vit avec nous, il nous offre du fromage et nous félicite le jour du 14 juillet! Et y a *Mum* et sa collection de films. Trois mille *BrRip 1080p*.

Choisir *The Mission*. Oui, il lui faut de la place à Robert de Niro. Il lui faut une chute de 82 mètres. Une jungle dense des origines de la vie. Un fardeau à porter lourd comme la mort. Alors, à force d’être dans les hauteurs, et de regarder Jeremy Irons grimper tu finis par te dire que tu es trop proche du Cristo. Trop proche pour ne pas essayer de te rapprocher. Pour monter. Pour monter tu traverses la forêt Atlantique. Alors, de nouveau des lianes, des arbres-fougères. Commence la marche. Sous le soleil dans la nature pour arriver au mirador. Des favelas à flanc de montagnes. D’où s’échappe de la musique. Ils organisent des tours en bus pour aller voir les pauvres. Mais t’as vu la Bolivie alors les favelas…Tu peux aussi y dormir si tu veux. Pour *«l’expérience»*. Mais tu dors pas avec eux, tu dors à côté, dans un hôtel. Avec une piscine. C’est mieux. Cristo, payant, tout à la fin. Tu baises pas ses pied pour *free*. Faut le payer. Faire la montée s’en approcher. Pas-ser par la jungle, des semis-favellas (*j’invente, va savoir ce que ça veut dire*), et préférer le mirador *Dona Marta* pour voir le Corcovado de face. D’un peu plus prêt. Une belle vue, qui s’offre. S’arrêter. Être en face de la statue. Il est presque torse nu, il est sexy le Christ Rédempteur au Brésil. Tu sues, tu regardes la vue incroyable sur cette ville si belle. Rio, elle en a encore des belles maisons, de beaux bâtiments. Avec des fenêtres en bois. Des meubles en bois massif, sans colle. Du parquet qui a plus de vingt ans. Il pleut jamais, ou presque pas. Pas besoin d’isoler du froid non plus. Alors tout se conserve et les couleurs se patinent. Rio, elle est plus forte que toi, en deux jours t’es plus en voyage. Ce sont les vacances. Qu’importe où tu sois dans la ville, la fin de la forêt Atlantique fait de l’ombre. Entière ou parsemée, et tu peux aller te baigner. Dans des bonnes grosses vagues de l’océan Atlantique. Au large il y a des îles, y en a même une, l’île Villegagnon qui était française. Et Rio s’appelait Henriville, c’était le grand projet *France Antarctique*. Au 16^{ème} siècle. Le soir voir Audrey et Wawa, matter *GoogleBox*. Voir des gens regarder sur un ordinateur des gens qui regardent la télé-vision.

T’arpente la ville, des kilomètres à pied chaque jour. Rio c’est une grande station balnéaire. Et toi tu continues de marcher. Et le départ approche. L’esprit se relâche. Tu

fais pas gaffe. Un café. Un autre café, une tarte aux poi-reaux. Une nausée, des dégueulis pas beaux. Un truc qui te flingue. En 10 minutes. Sueurs froides et au lit. C’est raté, c’est niqué. Pas de festin Français. Pas tout de suite. Comment fait-on pour faire des choses si mauvaises? Tarte aux poireaux, avec un oeuf pourri? C’est pas une recette ça. L’avion est un calvaire. Onze heures de vol avec une intoxication alimentaire. Pour nous punir de voyager. Dans un *Boeing 777* pas confort du tout. Une sorte de long ci-gare. Un cure-dent merdeux cet avion. Une hôtesse qui t’en-gueule parce que tu dois absolument te lever pendant des turbulences. Mais t’es blanche et désydratée. Elle est pas payée pour être sympa l’hôtesse, d’ailleurs? À Amsterdam, ton crâne tape sur tes tempes, et les gens sont tous blonds. Plus qu’une heure et c’est la France.

http://mapas.sosma.org.br
informations cartographiées sur la forêt Atlantique

FRANCE

~ Paris, Orléans,Chambord ~

Et Paris. Le sac est lourd. C’est presque la fin. Les gens au-tour parlent francais et tu te mélanges. Tu dis *«gracias»* au lieu de merci. Oublier que tout le monde te comprend main-tenant. Beaucoup de touristes dans Paris. Alors ça *confused* encore plus. Tout semble nouveau. Poser les sacs chez Emi-lie et Sylvain. Hors service. Ambiance riz, eau plate et déca-lage horaire. T’en avais rêvé? Comme Anthony Bourdain? Bah tu vas attendre. Que ce corps se remette à fonctionner correctement. Doucement, qu’il se réadapte. Il a changé trop régulièrement de tout. De lit, de nourriture, de langue, d’ensoleillement, de température, d’altitude. *«completely fucked up»*. Y a un truc dans Paris, qui fait que tu veux plus y rester. Un truc odoriférant. C’est pas le Parisien qui te met à l’aise en tout cas. Deux ans auparavant tu t’es pas fait prié. NYC? Oui merci. Donnez m’en dix kilos. Alors Paris, cinq jours, ok, pas beaucoup plus. Un peu plus tard?

Ne pas s’y reconnaître. Il fait lourd, et pendant 5 jours l’in-toxication reste. Ça te ronge de l’intérieur. Ça te coupe l’ap-pétit et tu fatigues. Ton corps ne supporte pas de la nourri-ture pourrie. C’est comme Julie, elle avait eu un microbe, mais elle, ce microbe voulait dire qu’elle avait mangé, par mégarde, du caca. Faut faire attention. Du coup le festin à la française c’est pas pour tout de suite. Émilie a toujours des nouvelles BD pour te distraire, quand tu es malade. *«The Last Man»*. Dans la vallée des rois, ils ont les pouvoirs ma-giques des ancêtres. Les pouvoirs des éléments naturels. Bien sûr, Aurélien, la connaît aussi, les éditions collec-tor…C’est Aurélien. À Paris c’est comme une course, dans le métro tu sens bien que tu n’es pas sur le même rythme. Tu as du temps, tu marches lentement. C’est agaçant quelqu’un qui marche lentement.

Une brise revient, reprendre le sac, changer de quartier, at-terrir chez Nico. Nouveau canapé-lit, serviettes blanches fraîchement lavées, le luxe du *couchsurfing*. Il y a des fleurs

partout, et là sur la terrasse ça discute. Il fait bon de voir les amis. Au soleil, en fumant. Sur une terrasse au sixième. C’est l’heure du panaché. Une péniche, une pizza, un ciné en plein air, les visas , le médecin, un *Miroir*, le dernier. Il arrête, il est fatigué. Dix neuf années qu’il cuisine. Qu’il se sabre, se bat pour réussir chaque cuisson. Entrer tôt en cui-sine, fermer derrière lui après minuit. Presque tous les jours. Son restaurant pendant plus d’une demi douzaine d’années. Et puis la fatigue. Il faut aller se poser. Il faut s’arrêter. Toi aussi tu n’en peux plus là. Trouver une limite.

Poser les sacs et ne rien prévoir. Prendre vite le train et re-trouver une ville de province. Le pays de *«Joan of Arc»*. Qui semble moins se mentir. Du calme, une certaine séré-nité. Un lien plus fort avec le sacré. Une cathédrale plus haute presque plus digne. Qui se voit de loin, depuis l’au-toroute. Présente. Qui sonne dans toute la ville. Un phare dans la tempête. Elle prend les vents. Elle se fait restaurer. Elle demande rien. Premier bûcher de la chrétienté médiè-vale. Parenthèse de voyage. Parler de quoi alors? Qu’il y a Mamie, là maintenant, pas loin, à 5 minutes. Elle n’est plus seule. Elle est là dans son nouvel appartement, elle semble bien Mamie. Tu es rue Antoine Petit. La même adresse pour plus de trois jours. Les gens viendront. Il fait gris, il pleut même. Alors tu dors. On dort bien ici, demande à Chris. Il te dira. Cette maison est belle. C’est comme une maison de vacances. De grands volets blancs, un jardin avec des pommes, une vieille cave voûtée en pierre. Une terrasse de-vant la cuisine, des escaliers et une main courante en bois pour monter aux étages, une fenêtre avec des vitraux, et le silence qu’accompagnent les cloches. Tu fais le menu de la semaine. Jeudi.

Les Américains sont à l’arrêt du tramway. *Meg & Chris*. Les voir là. Où t’as grandi, mais là t’as plus de 30 ans. Alors, tu te sens vieillir un peu. Tu vois bien que ta peau elle flétrie. Surtout sur les mains. Tu as beau avoir un teint halé. On crie de joie de se voir. Des retrouvailles avec *hugs*. Chris a de-mandé Meg en mariage. Sur les quais de Seine. *So romantic*. Ce sera Champagne. La famille ça parle Esperanto. C’est la découverte. De tous bords. Ils dévorent les fromages. Il y a tellement de fromages. De l’Olivet, du Cantal, du Salers, du Chèvre frais, du Reblochon, de l’Emmental, de la Tomme, du Bleu d’Auvergne, du Camembert. Ils n’ont pas peur. Ça pue. Rien qu’à ouvrir le frigo. Une odeur de France. Un style de vie à la française. Les mères font un *clafoutis*, un *roulé* à la confiture. *«A real pie.»* Beaucoup de beurre, des cerises du jardin. De l’ancien jardin, celui de l’enfance. Où il y avait un énorme cerisier. Juteuses et bien noires. Des Moreaux? Les pères sortent du vin. Des vins de Loire. De nouveaux goûts. Même toi tu l’avais presque oublié, le goût du bon vin. Un goût de France. Orléans, c’est une vieille ville. Alors, tu vois des maisons à colombages, les rues pié-tonnes sont pavées, sur les bords de Loire il y a des an-ciens ponts en pierre. Une cathédrale. Du 11^{ème} siècle. Ça impressionne. Chambord. Un des châteaux de la Loire. *«It’s like the Castle of Beauty and the Beast.»* Le plus grand. Du XVI^{ème} siècle, lui. La maison de *Joan of Arc*, la crypte Saint Aignan, place du Martroi. Marcher dans le parc, voir des sangliers jeunes mais pas trop, des *«bêtes rousses»*, comme nous apprend Hervé. Rentrer par les départementales. À tra-

vers les champs, à travers les villages. Tu kiffes? Moi aussi.
C’est Véro qui pilote et Meg demande:

«*Is there a church in every village or town?*»
«*Yes, there is a square with the church and a coffee place!*»

C’est la colo pour vingt-quatre heures. Tous ces gens qui se mélangent, une réunion de caméléons. Nous serons treize. Ça porte même pas malheur. C’est juste qu’on s’engueule. Qu’on essaye de se convaincre. Qu’on va plus loin. Qu’on aime pas ces réflexions. Et on est plus fort que ça. Alors on re-boit un coup. On gueule un peu plus fort. On a même plus peur. On s’fait confiance et on s’gueule dessus. La Loire passe dessus. Fleuve plus sauvage encore aux trois quarts desséché. Des canicules de l’été. Fleuve sauvage qui engrave le paysage du Loiret. Effluves de ragondins. Vent de fin de journée. En osant on emprunterait à P.Murray pour dire que les Orléanais sont réconciliés avec leur fleuve... Sur une barge à boire du Guinget, sur le pont, des terrasses de restaurant. Parler encore parler. S’ajuster. Essayer de combattre le *telling* (cf. Jean-Paul Dubois) et continuer à tout dire. Ou essayer.

«*Le jour où une femme te dira dans la rue suce moi le clito j’aimerais bien avoir ta réaction.*»

Le voisin de derrière se retourne. Fait sa tête d’étonné-intéressé. «*Prick.*»

Les amis arrivent. Boire du rosé sur les bords de Loire. Patrick, Marie-Noële, Angéla, Greg, Sarah, Olivier, Chris, Megan. Il faudrait faire une liste. Des recettes. Des vins. Une longue liste bien expliquée. Pour comprendre. Ce que *Terroir* veut dire. Un truc comme, foie de veau au vinaigre, paupiettes au barbecue, haricots verts et blancs, du cabillaud, des courgettes farcies, du melon au porto. Tu retournes au marché. Tu peux pas t’empêcher au marché. Cervelas de cheval. Peau si rouge qu’il faut enlever. Avec du cantal, du reblochon, des pêches, des abricots, deux poulets rôtis, des poivrons, des courgettes, des tomates, des nectarines, des fines herbes, des filets de soles, des steaks de cheval. Ce soir c’est barbecue. Aurélien, Carole, et Hadrien arrivent . Il faut planter des tentes dans le jardin, mettre des bières au frais, et faire un dortoir en haut. Un festin. Il fait bon d’être là , à manger des saucisses au barbecue, Saint-Emilion. Superman est venu. Venir de Krypton pour ses 30 ans. Il reste du champagne. Manger, boulotter, se bâfrer, savourer, ingurgiter, dévorer. Une soirée comme on aime. Tu joues au *Times Up* , une nouvelle fois. Y a des tensions, on s’embrouille, et puis on oublie. Il est 4h du matin. Chacun s’endort. Canapés, lits, tentes zippées, c’est l’été. Il faudrait une maison comme ça. Pour toujours. Pour recevoir les amis, la famille. Son cousin. Et manger et boire. Et parler, et s’engueuler. Se faire réveiller par des cloches, qui bourdonnent au delà de tes oreilles.

La marche à l’amour

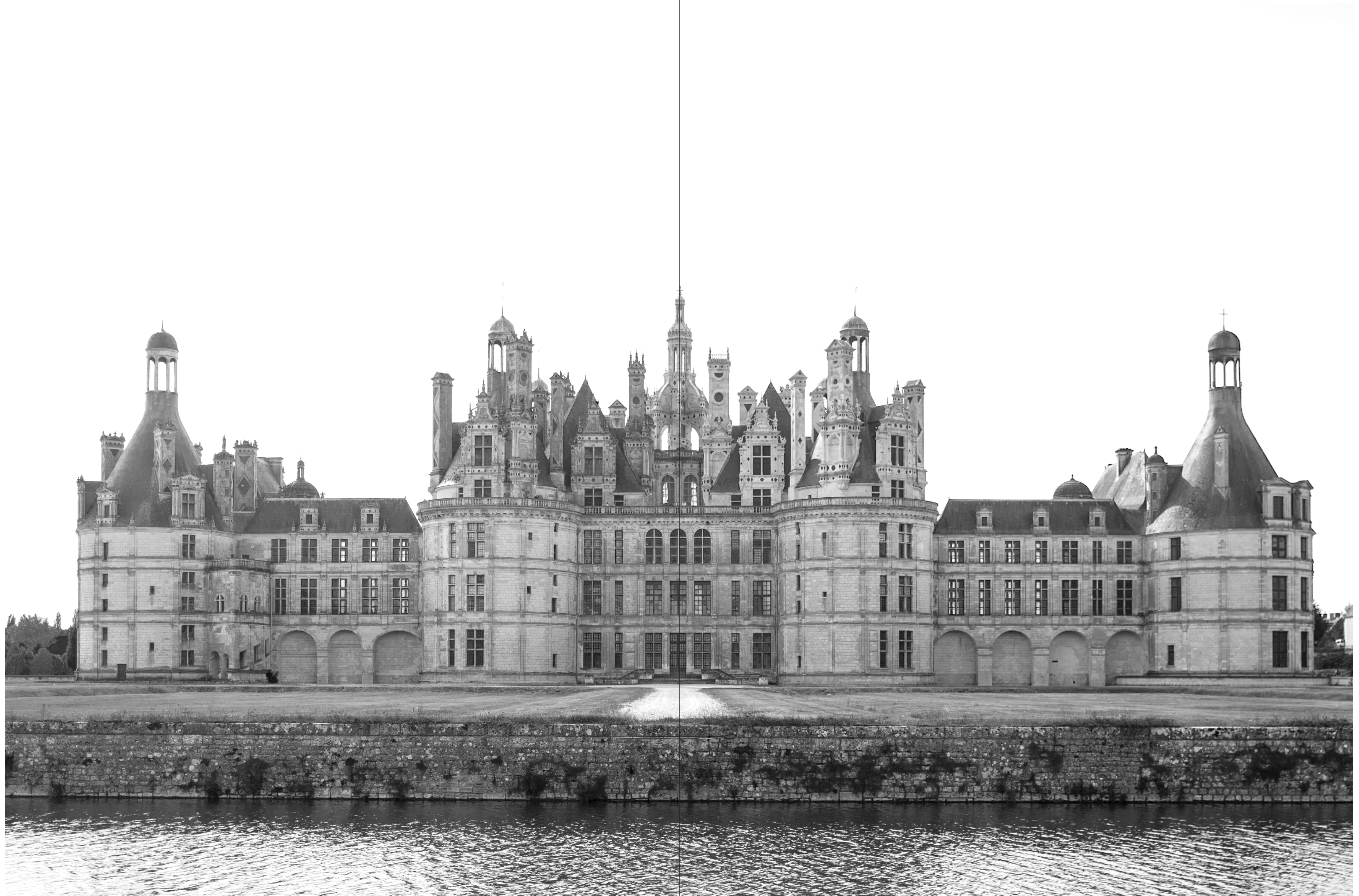
*Tu as les yeux pers des champs de rosées
tu as des yeux d’aventure et d’années-lumière
la douceur du fond des brises au mois de mai
dans les accompagnements de ma vie en friche
avec cette chaleur d’oiseau à ton corps craintif
moi qui suis charpente et beaucoup de fardoches
moi je fonce à vive allure et entêté d’avenir
la tête en bas comme un bison dans son destin
la blancheur des nénuphars s’élève jusqu’à ton cou
pour la conjuration de mes manitous maléfiques
moi qui ai des yeux où ciel et mer s’influencent
pour la réverbération de ta mort lointaine
avec cette tache errante de chevreuil que tu as
tu viendras tout ensoleillée d’existence
la bouche envahie par la fraîcheur des herbes
le corps mûri par les jardins oubliés
où tes seins sont devenus des envoûtements
tu te lèves, tu es l’aube dans mes bras
où tu changes comme les saisons
je te prendrai marcheur d’un pays d’haleine
à bout de misères et à bout de démesures
je veux te faire aimer la vie notre vie
t’aimer fou de racines à feuilles et grave
de jour en jour à travers nuits et gués
de moellons nos vertus silencieuses
je finirai bien par te rencontrer quelque part
bon dieu!
et contre tout ce qui me rend absent et douloureux
par le mince regard qui me reste au fond du froid
j’affirme ô mon amour que tu existes
je corrige notre vie
nous n’irons plus mourir de langueur
à des milles de distance dans nos rêves bourrasques
des filets de sang dans la soif craquelée de nos lèvres
les épaules baignées de vols de mouettes
non
j’irai te chercher nous vivrons sur la terre
la détresse n’est pas incurable qui fait de moi
une épave de dérision, un ballon d’indécence
un pitre aux larmes d’étincelles et de lésions profondes
frappe l’air et le feu de mes soifs
coule-moi dans tes mains de ciel de soie
la tête la première pour ne plus revenir
si ce n’est pour remonter debout à ton flanc
nouveau venu de l’amour du monde
constelle-moi de ton corps de voie lactée
même si j’ai fait de ma vie dans un plongeon
une sorte de marais, une espèce de rage noire
si je fus cabotin, concasseur de désespoir
j’ai quand même idée farouche
de t’aimer pour ta pureté*

[...]

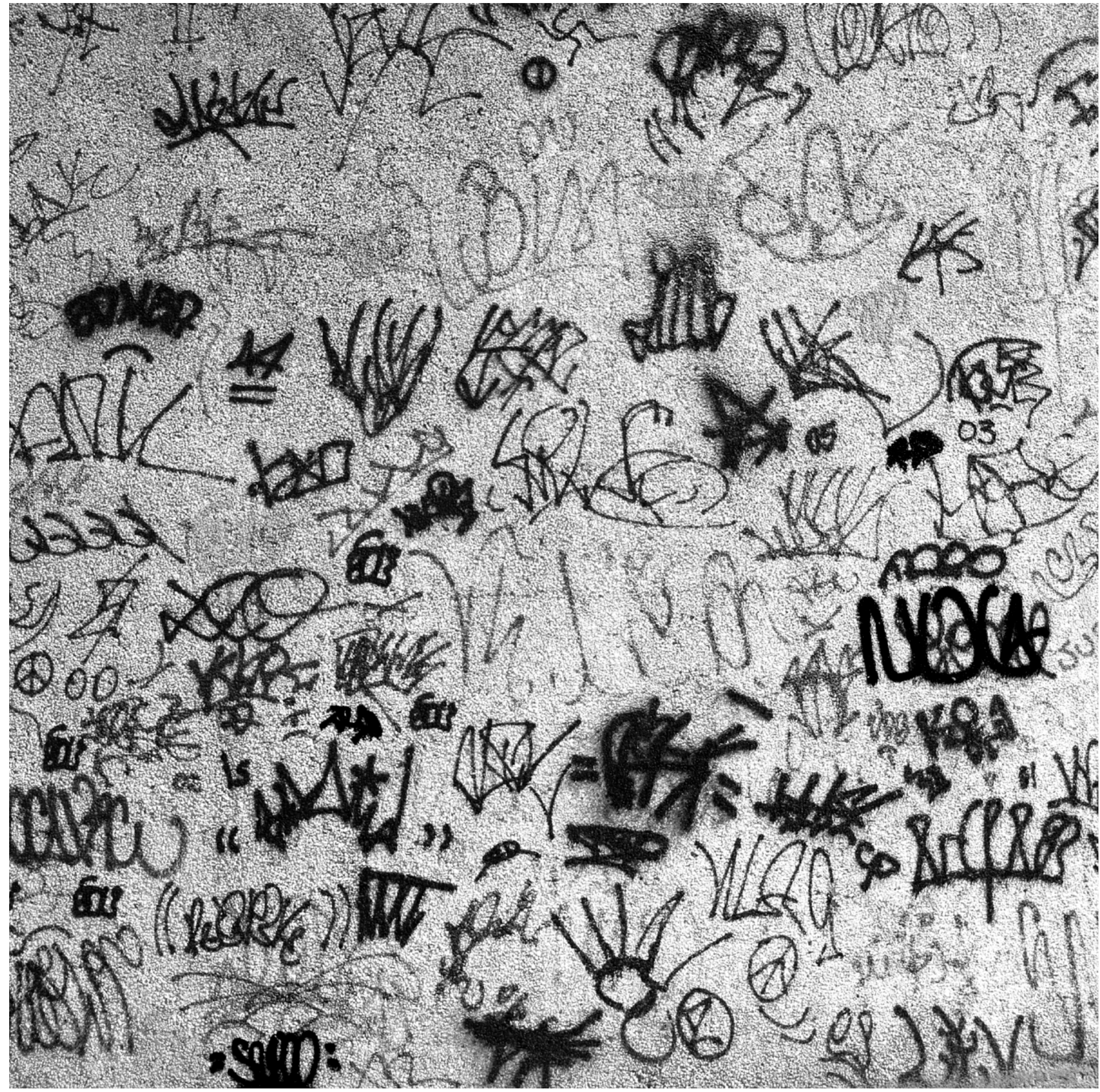
*je n’ai plus de visage pour rien de rien
parfois je m’assois par pitié de moi
j’ouvre mes bras à la croix des sommeils
mon corps est un dernier réseau de tics amoureux
avec à mes doigts les ficelles des souvenirs perdus
je n’attends pas à demain je t’attends
je n’attends pas la fin du monde je t’attends
dégagé de la fausse auréole de ma vie*

L’Homme Rapailé, Gaston Miron.

~ Chambord, France, August 2015 ~



Renaissance castle in Loir-et-Cher



~ Ubatuba, Brazil, July 2015 ~



Itamambuca beach
7:00 am.



Paint "The Mission"



When myth becomes reality



Ipanema, Posto 7



Friendship rue des Petites Écuries

~ Rio de Janeiro, Brazil, July 2015 ~



Older & tanner

~ Rio de Janeiro, Brazil, July 2015 ~



Real Gabinete Português de Leitura
350 000 Portuguese books, 1880-1887.



Welcome to the Jungle II



My nights with the “ **HACHETAGUERS** ”



Nature morte VII

~ São Paulo, Brazil, July 2015 ~



The master of the view



St Croix Cathedral



Rainy night
Camping in the jungle-beach.



Nature morte VIII

~ *Orléans, France, July 2015* ~



The Ivanitski's brothers
Charlemagne Island.

~ Rio de Janeiro, Brazil, July 2015 ~



Boat Party
Spy from the beach.



The girl in white djellaba
Copacabana beach.



ALIOCHA



MARIE-NOËLE



LAURENT



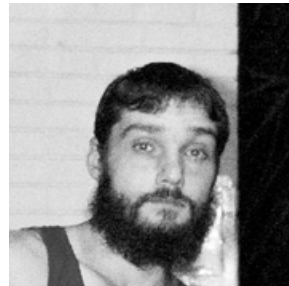
AUDREY



FERNANDO



NICOLAS



ROMAIN



DAD



VINICIUS



JULIE



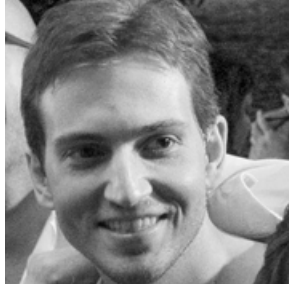
VASSIA



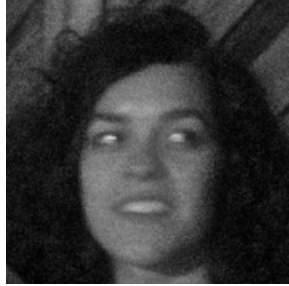
CLAUDINE



NIC'S



CHRIS



SARAH



HERVÉ



MEGAN



AURÉLIEN



ÉMILIE



GREG



SYLVAIN



CAROLE



ANGÉLA



HADRIEN



PATRICK



OLIVIER



VÉRONIQUE



~ June 2015 ~

São Paulo	16-17, 32-33, 34-35
Ubatuba	14-15, 28-29, 37
Rio de Janeiro	13, 18-19, 20-12, 24-25, 26-27, 42-43, 44-45
Paris	22-23,
Orléans	12 , 30-31, 36, 38-39, 40-41
Chambord	10-11

~ 49 ~

« D’un long kief bruissant »

HACHE TAGUE

We don’t do selfie, we do portraits, we don’t do hashtag we do HACHE TAGUE.

Photographies Tiphaine B.V.d.S, Sylvain B.V.d.S
Textes & légendes Tiphaine B.V.d.S, Sylvain B.V.d.S
Mise en page Sylvain B.V.d.S
Site internet Chris D
Publication internet Chris D

